

Tahar Gaïd ou «Si Abdelmoumen» raconte ses

D'emblée «ammi Tahar» – je l'appelle ainsi – plante le décor. «Ma biographie, dit-il, n'aurait de sens que si elle était placée dans le cadre de certains faits relatifs à la colonisation et au mouvement national.» Une option des plus simples, des plus honnêtes surtout, en même temps que des plus engagées dans sa vie de patriote.

C'est dire que ce qu'appellent d'aucuns «les Mémoires» dans leurs écritures, lui, les traduit dans le style de l'homme d'action, pour les exposer à notre jeunesse avide de connaître son passé..., un passé fait en grande partie par les disciples du volontarisme militant, dont la vie a été profondément empreinte de dignité, de résolution, de fermeté et de courage.

Ainsi, son livre, qu'on lit d'un trait, certainement, en marquant seulement quelques brefs arrêts pour prendre son souffle, tellement il est captivant, nous narre d'une manière pédagogique – une déformation professionnelle depuis le *moudérès* de Palikao – des pans de l'inlassable mouvement de sa vie, où il construit son sens de soi. Et dans ce livre, que les jeunes doivent lire absolument, *ammi Tahar* nous fait découvrir cet Homme qui fait valoir, à travers sa modeste personne, le droit de notre peuple ainsi que ses choix et sa participation effective et concrète dans la fournaise qui lui a été imposée par les indus-occupants, comprenez par-là les colonisateurs. Il nous narre donc, cette partie de notre Histoire, en prenant en exemple sa vie, celle de ses parents et de ses proches, sa région où il est né, son enfance à Belcourt, les événements heureux et malheureux, son instruction et son éducation, son apprentissage du nationalisme, les medersas, celle de Constantine et celle d'Alger, la situation dramatique du pays pendant la colonisation, la guerre de libération, son engagement dans la Révolution, son action syndicale, son arrestation et ses séjours pénibles dans les camps de concentration que les autorités coloniales appelaient les camps d'hébergement. En effet, cet ouvrage, intitulé «Souvenirs et impressions d'une vie heureuse malgré les peines», est une narration estampillée d'insignes rappels qui rehaussent son écrit et donnent au lecteur cette envie, tout en lui procurant la satisfaction de découvrir un Homme, plutôt un des dirigeants du pays, d'une discrétion exemplaire, parce que simple et on ne peut plus modéré. Oui, j'ajouterais quant à moi, très modeste, car, quand on apprend dans cette énième parution, tout en découvrant, à partir de certaines révélations, de hauts faits de la Révolution dont il a été l'initiateur, sinon directement le réalisateur, nous avons l'obligation de lui devoir beaucoup de considération ; ce qui peut lui donner le statut d'exception dans notre société et l'élever à la dignité de la personne respectable.

Ammi Tahar, avec l'écriture de cette dernière livraison, dans son Tome I, sous le grand chapitre «Le combat pour la liberté», ne pouvait s'inscrire que dans l'égrainage de ses souvenirs qui lui restent du bonheur passé. Ainsi, il nous conduit à travers ses neuf chapitres, en usant d'une plume fluide et descriptive, pour nous installer dans l'histoire de sa vie avec une singulière facilité. Et là, dès la lecture des toutes premières pages, nous ne pouvons que nous sentir sur un terrain familier, pour apprécier, à sa juste valeur, la longue épopée d'un militant devenu cadre national et,

par la suite, dirigeant modèle dont peut s'enorgueillir notre pays. Son épopée, effectivement, qui commence depuis sa naissance dans sa fière et attachante Kabylie, gardienne de valeurs ancestrales, «une montagne savante» du point de vue scientifique, nous mène à travers le lacs de moments forts de l'ère coloniale qu'il a vécus intensément, jusqu'à pratiquement les premiers moments d'une Algérie indépendante, ayant recouvré la plénitude de sa souveraineté et son intégrité territoriale.

De là, et à partir de son village de Timengache, perché à 1 400 mètres d'altitude, dans le périmètre des légendaires Beni Ya'la, un coin pittoresque aux traditions fortement ancrées dans cette terre féconde où il est né, le jeune Tahar prend conscience des difficiles conditions dans lesquelles vivent les gens de son pays, particulièrement de sa région. Mais il sera encore plus consterné par cette pénible situation des siens, lorsqu'il reviendra

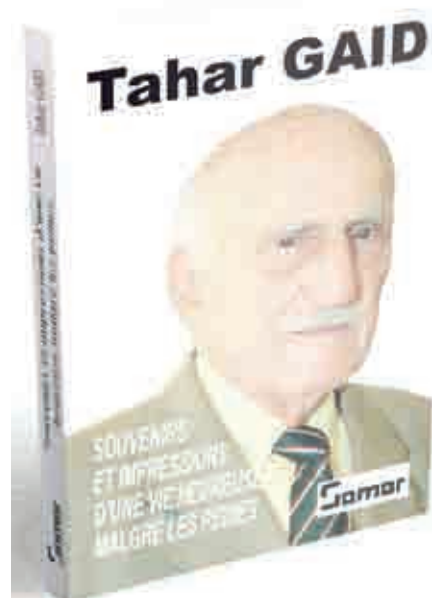


Photo : DR

chaque fois au «bled», du temps de sa douce enfance jusqu'au déclenchement de la Révolution de novembre 1954, pour y passer ses grandes vacances scolaires

Le jeune Tahar, qui gagne des années de vie et acquiert de l'expérience, depuis Mihoubi et Si Mohand Chérif Midouni, chez les Beni Ya'la, devient militant à part entière dans son parti, le PPA. Il raconte, dans son livre, qu'il avait à peine 15 ans, élève au collège de Médéa, quand «on l'informe qu'il appartient officiellement à une cellule d'un mouvement politique clandestin».

dans la chaleur d'une population qui, malgré sa pauvreté parce qu'elle a toujours vécu dans un terrible enclavement, gère dignement sa vie de tous les jours. Et là, il comprend cette «fausse parure civilisatrice» que revêt la colonisation dont le but est la domination politique, culturelle et économique. Mais que doit-il faire pour transcender cette condition précaire, disons dramatique ?

Eh bien, très jeune, à son âge, avant de s'embarquer directement, corps et âme, et avec détermination, dans une aventure à travers le monde complexe, ardu et combien passionnant de la politique, il trouve un premier refuge, celui de la culture – le deuxième où le patriotisme viendra aussitôt après –, qui puisse lui donner suffisamment d'armes pour lutter et avoir raison. Pour cela, son livre regorge de faits vécus

dans la chaleur de la solidarité militante. Oui, pour ce qui est de la culture, cette matière existe chez ses ancêtres, les Beni Ya'la, qui plus est, en ont fait leur pierre angulaire, leur sacerdoce.... Alors, le jeune Tahar détient ce socle commun de connaissances et, de plus, il a de qui tenir. Assurément !... Car, son père, n'était-il pas instituteur, muté à Beni-Wartilâne, cette cité historique d'où sont originaires d'importantes personnalités religieuses algériennes ? Et lui, n'est-il pas fier que le savant, cheikh Foudil el-Wartilâni, était l'un des meilleurs élèves de son père, le maître de français ? En effet, c'est cette culture qui l'a mené jusqu'à la medersa de Constantine et à celle d'Alger, la Tha'libiya, appelées communément «lycées d'enseignement franco-musulman», deux et mêmes établissements où il apprend *Les Sept de la Pléiade* dans la langue de Voltaire, mais aussi et surtout *Les Sept Mu'allaqât* (poèmes suspendus à la Kaâba), dans la langue d'El Moutanabbi et dont l'atypique Imrou'î Qays, le poète-roi errant, en était le prodige. Là, il se forme, il s'élabore, il se façonne selon les exigences du moment et..., rappelons que cette formation le mènera loin, plus tard.

Quant à son patriotisme ou son «dijhad fi sabil Allah», il le raconte avec ce sentiment de ferveur et explique qu'il fait ses premiers pas à Belcourt où il se trouve avec sa famille qui a déménagé de Guenzet pour habiter dans ce quartier populaire, au numéro 10 de la rue de Cambrai, face au cimetière de Sidi-M'hamed. Dans cet épisode, *ammi Tahar* nous révèle que son père, ayant refusé d'être «naturalisé Français» pour accéder au rang des instituteurs titulaires, a été carrément «chassé» de l'enseignement. À Alger donc, où il atterrit avec ses enfants, il est receveur de tramway, au CFRA (Chemin de fer des réseaux algériens), dans cette ligne qui assure le transport urbain de Saint-Eugène au Ruisseau. Et c'est dans ce quartier de Belcourt, que le jeune Tahar est envahi par le sentiment nationaliste, «alors que je n'étais qu'un petit enfant», écrit-il, le plus simplement du monde. C'est dans ce quartier que vont vivre ses autres frères et sœurs, dont Mouloud, qui sera un grand

Par Kamel Bouchama, auteur



privé d'un «amusement» réservé exclusivement aux pieds-noirs.» Et de continuer, pour relater la sommation du chef de la fanfare : «Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais un Arabe ? Fous le camp d'ici ! Allez fiça !». Dans le même contexte, il poursuit : «La jeunesse algérienne n'avait pas besoin de consulter les livres pour connaître la vie du colonisé. Elle vivait chaque jour l'humiliation et la discrimination [...] Ceux qui étaient tentés de vivre dans un beau rêve, étaient aussitôt réveillés par la réalité quotidienne, comme ce quartier d'Hydra où une pancarte se dressait à l'entrée : «Interdit aux chiens et aux Arabes». Ou encore, en allant se baigner dans les plages, certaines étaient défendues aux «indigènes»».

Le jeune Tahar, qui gagne des années de vie et acquiert de l'expérience, depuis Mihoubi et Si Mohand Chérif Midouni, chez les Beni Ya'la, devient militant à part entière dans son parti, le PPA. Il raconte, dans son livre, qu'il avait à peine 15 ans, élève au collège de Médéa, quand «on l'informe qu'il appartient officiellement à une cellule d'un mouvement politique clandestin». Là, il est bien fier d'appartenir à ce parti où agissait le valeureux fils de sa région Kahal Arezki, tombé en martyr pour son pays. «J'étais fier de militer dans un parti révolutionnaire, alors que je n'étais âgé que de quinze ans [...] En vérité, les jeunes de la période coloniale n'apprenaient pas les sciences politiques dans les livres, écrits par des spécialistes. Ils puisaient leur apprentissage dans l'école, combien instructive de la vie. Ils ressentaient les effets du colonialisme en eux-mêmes, aussi bien de visu que dans leur propre chair...», relève-t-il avec autant de simplicité que de lucidité.

Il va connaître les fonctions de responsable quand il rejoindra les medersas de Constantine et d'Alger, la Tha'libiya. Ensuite il fait ses preuves dans plusieurs organisations pour la jeunesse et les étudiants et poursuit son chemin aux côtés de dirigeants d'alors qui ont brillé par leurs activités durant notre lutte armée et après, en Algérie indépendante. Ainsi, il raconte dans son livre une série d'aventures et une somme d'actions et de positions qui ont débouché sur quelque chose de concret, en particulier sur des principes communs menant le pays vers sa décolonisation. Il cite des noms, beaucoup de noms avec lesquels il milite durant la période avant le déclenchement de la guerre de Libération nationale. Il évoque dans de nombreuses pages, notamment les Hihi Mekki, Sabeur Mustapha, Mohamed Sahnoun, Ali Abdellaoui, Lounis Mohamed, Laïd Lachgar, Amara Rachid, Taouti Ahmed.